

# Écrire la ville, construire l'Autre : les images de Bucarest et de Iași dans la correspondance et la littérature viatique (XIXe siècle)

Alina Bako

Département des Etudes Romanes  
Faculté de Lettres et Arts  
Université Lucian Blaga de Sibiu  
[alina.bako@ulbsibiu.ro](mailto:alina.bako@ulbsibiu.ro)

**Résumé** — Dans cette étude, nous avons analysé les descriptions et perceptions de l'espace urbain et culturel de la Roumanie au XIXe siècle, à travers le regard de voyageurs et de correspondants tels qu'Émile Picot, Leonard Revilliod et Charles René Pictet de Rochemont. Émile Picot a décrit Bucarest comme une ville à l'architecture désordonnée, en état de dégradation, tant sur le plan extérieur, bien que l'intérieur du palais fût somptueux. Ses critiques reflètent les problématiques de mauvaise gestion financière et de planification urbaine déficiente. Leonard Revilliod, dans sa correspondance envoyée de Jassy, offre une perspective ethnographique en considérant la ville moldave encore influencée par l'héritage ottoman, et la caractérise comme étant perçue par les Européens comme « barbare ». Charles René Pictet de Rochemont complète ces observations par une description du relief, de la langue moldave ainsi que par la mise en évidence des différences culturelles et géographiques de cet espace. Tous trois inscrivent leurs récits dans le cadre des représentations européennes de l'espace roumain, où l'imaginaire de la « barbarie », de la « dégradation » et de « l'étranger » joue un rôle central. Par ailleurs, ces descriptions s'inscrivent dans le discours scientifique de l'époque, constituant des idées essentielles pour la compréhension de la perception interculturelle, de l'évolution urbanistique et de la construction identitaire dans le contexte de la modernisation de l'espace roumain.

**Mots-clés**—correspondance, voyage, étranger, France, imagologie, architecture

Parmi les écrits qui se situent à la frontière entre réalité et fiction figurent notamment les mémoires. Une partie significative de la littérature roumaine du XIXe siècle s'est construite à partir de lettres publiées qui témoignent de phénomènes culturels, sociaux, économiques ou politiques, tout en maintenant un certain degré de connexion avec la mimesis. La correspondance, partie de la littérature viatique, devient ainsi une forme de création d'une figure imagologique qui, dans une large mesure, contribue à façonner l'imaginaire littéraire. C'est précisément sur cette dimension de littérarité que nous concentrerons notre attention dans la présente étude. Nous nous intéressons plus particulièrement à la personnalité d'Émile Picot, secrétaire du prince Charles de Roumanie de septembre 1866 à novembre 1867, vice-consul de France à Timișoara (Temesvár) de 1869 à 1872, et fondateur du premier cours de roumain en France. Les lettres qu'il a écrites depuis Bucarest, réunies et éditées par Cécile Folschweiller dans l'ouvrage *Émile Picot, secrétaire du prince de Roumanie. Correspondance de Bucarest 1866-1867*, offrent le regard d'un étranger observant un espace culturel et mental profondément différent du sien.

L'itinéraire décrit par Émile Picot est tout à fait singulier. L'entrée dans l'espace roumain s'effectue par les fameuses Portes de Fer : « Les Portes de Fer sont franchies, nous sommes en Valachie. » Les observations qu'il note sont parfois surprenantes : Turnu Severin, « ville de 15 000 habitants », est déjà « éclairée au gaz » (p. 64). Le caractère

cosmopolite des voyageurs qui empruntent le bateau sur ce parcours frappe immédiatement : « Toutes les nations d'Europe sont presque représentées ; il n'y a pourtant ni Anglais ni Italiens. Nous avons des Français, des Allemands de divers pays, des Russes, des Turcs, des Roumains, des Arméniens, des Grecs, etc. Le français est la langue courante et il n'y a personne qui ne la parle » (p. 64).

Dans cette même lettre, Picot relate sa rencontre avec un « prince crépusculaire », en l'occurrence le prince Știrbey, ancien hospodar de Valachie de 1849 à 1856. Ses commentaires révèlent une fine observation des rapports de pouvoir de l'époque ainsi que des enjeux de politique intérieure et extérieure. Le prince Știrbey revient dans le pays « pour la première fois depuis dix ans dans le pays qu'il a lui-même gouverné ; il affirme qu'il ne compte, assure-t-il, s'occuper que des affaires privées. C'est un homme de 72 ou 74 ans dont l'hostilité, je crois, serait maintenant peu dangereuse » (pp. 64-65).

Une autre personnalité marquante croisée durant le voyage est Georges Bibesco, qui rentrait du Mexique après quatre années passées en Amérique latine. Le portrait qu'en dresse Picot oscille entre admiration et réserve : « intelligent », mais « trop beau parleur, s'écoulant lui-même avec une complaisance infinie » (p. 65). Même lorsqu'il évoque la princesse N. Bibesco, Picot tient à préciser, par souci de rigueur factuelle : « on l'appelle Princesse, ce qui, à vrai dire, n'est pas fort constitutionnel » (p. 65).

Enfin, la rencontre avec M. d'Epinay lui apporte d'intéressantes révélations sur l'ampleur des expériences vécues par ce dernier. Ce dernier accompagne la famille Știrbey dans un objectif très concret : l'ameublement d'un palais.

Les considérations les plus originales portent sur l'évitement délibéré de certains sujets sensibles – notamment la politique – lors des échanges avec ses interlocuteurs, ainsi que sur des maximes d'allure sentencieuse tirées d'un « manuel » éthique implicite : « Il est rare qu'on soit bien servi par un rival, surtout par un rival vaincu » (p. 66). Adressées à sa mère, ces lettres laissent transparaître une sincérité indéniable, même lorsqu'il relate un échange avec « l'éloquent » prince Bibesco, au cours duquel il aborde la question des « chemins de fer » (p. 66). Cet épisode illustre l'importance accordée au premier dialogue pour « se bien poser dès le début » et produire une forte impression sur l'interlocuteur.

La correspondance offre également l'occasion de décrire la capitale roumaine, avec des détails qui se prêtent à une comparaison avec d'autres témoignages d'étrangers, tels que celui de Robert Scheffer, qui avait perçu l'espace valaque sous un jour sensiblement différent. Pour Picot, Bucarest apparaît ainsi : « C'est une ville bien singulière, mais qui n'offre aucun intérêt. Les maisons sont basses et construites de manière irrégulière, sans art, comme sans ordre. Cet assemblage de petits bâtiments est, si l'on veut, quelquefois pittoresque, mais

ce qui est affreux, ce sont les rues, suites de vallées et de montagnes où l'on est secoué à rendre l'âme (...) Tout serait pour le mieux dans les Principautés s'il y avait un réseau de chemins semblables reliant les villes entre elles » (pp. 67-68). Cette description révèle une vision critique doublée d'un idéal de modernisation : Picot imagine une capitale et des Principautés prospères si un véritable réseau de chemins de fer venait relier les villes. Son regard s'inscrit donc dans une réflexion plus large sur le développement urbain et les infrastructures, qu'il considère comme conditions *sine qua non* du progrès et du bon fonctionnement du pays. L'emploi du terme « affreux » pour qualifier les rues traduit une irritation profonde : malgré la singularité de la ville, c'est l'amertume face à son état actuel qui domine.

Le 17 septembre 1866, depuis Bucarest, il écrit à sa mère à propos du palais princier : « Le palais n'a pas une bonne apparence à l'extérieur ; les murs en sont délabrés, et la cour n'est guère meilleure pour le pavage que les rues voisines, mais l'intérieur est décoré avec un luxe assez important. Les pièces sont grandes et le mobilier devrait être tout à fait somptueux si l'argent qui a été plusieurs fois voté pour le renouvellement ou l'agrandissement avait toujours reçu la destination qu'il aurait dû avoir » (p. 69).

Sur le plan urbanistique, ce passage met en évidence un contraste saisissant entre l'aspect extérieur dégradé et l'intérieur luxueux, symbolisant une profonde dissymétrie entre espace public et espace privé. Les murs délabrés et la cour mal pavée, à peine supérieurs aux rues environnantes, traduisent un manque criant de cohérence dans l'aménagement architectural et urbain. Cette dichotomie illustre une problématique récurrente dans les sociétés en transition : un soin minutieux apporté aux intérieurs privés contrastant avec la négligence des espaces publics, révélant soit une priorisation défailante des investissements, soit une gestion inefficace des ressources collectives.

Au-delà de l'aspect descriptif, Picot pointe implicitement une mauvaise administration, voire un possible détournement des fonds publics : l'argent « voté plusieurs fois » pour le renouvellement ou l'agrandissement n'a manifestement pas été employé à bon escient. Cette critique discrète interroge la valeur réelle accordée à l'authenticité, à la durabilité et à l'intérêt général, face à un luxe intérieur ostentatoire qui semble primer sur l'amélioration du cadre de vie collectif.

Enfin, la correspondance offre un aperçu précieux des pratiques de censure postale sous l'Empire austro-hongrois. La mention répétée de la « poste autrichienne » renvoie à une surveillance étroite exercée sur les échanges épistolaires, reflet des préoccupations sécuritaires et du contrôle informationnel caractéristique de la monarchie. Historiquement, l'habitude d'« ouvrir » les lettres jugées « intéressantes » illustre une forme de censure préventive courante dans les régimes autoritaires de l'époque : filtrer, au moment du transit, tout contenu susceptible d'être perçu comme subversif ou déstabilisant. Cette pratique a profondément marqué la liberté de communication et la sphère privée des individus durant cette période.

L'indication selon laquelle il faut « prendre mille détours » et ne rien « dire dans les lettres que l'on veut cacher » témoigne de l'ingéniosité déployée par les correspondants pour contourner la censure ou préserver la confidentialité de leurs échanges. La référence à l'acheminement « par la voie plus longue de Constantinople » évoque également l'existence de circuits alternatifs délibérément privilégiés pour échapper à la surveillance autrichienne. Cette stratégie illustre une forme

subtile de résistance face au contrôle étatique : « La poste autrichienne a conservé l'heureuse habitude d'ouvrir les lettres qui lui paraissent intéressantes et il faut prendre mille détours et ne rien dire dans les lettres que l'on veut cacher, à moins de les adresser par la voie plus longue de Constantinople » (p. 72).

Par ailleurs, Picot formule une critique acerbe de la situation politique et sociale de l'espace roumain au XIX<sup>e</sup> siècle, dans un contexte d'instabilité chronique et de faible maturité institutionnelle. Ce regard s'inscrit dans la période post-unification et de consolidation de l'État roumain, marquée par des enjeux majeurs de souveraineté, de modernisation et de construction institutionnelle. L'auteur met en évidence le fossé béant entre la constitution libérale – présentée comme une avancée vers la démocratie et la modernité, mais qualifiée de « malheureuse utopie » – et la réalité du terrain. La majorité de la population, dépourvue d'instruction et de culture politique, reste étrangère aux affaires publiques. Le pouvoir se concentre entre les mains d'une élite restreinte – quinze à vingt mille personnes au plus, selon Picot, capables de lire un journal – qui entretient une agitation permanente fondée sur des rivalités personnelles plutôt que sur un projet collectif. Chacun aspire à occuper une fonction publique (ministre, sénateur, député), au détriment d'un véritable engagement pour le progrès du pays.

À cette analyse s'ajoute une critique virulente du rôle des boyards, l'aristocratie terrienne. Au lieu de valoriser efficacement leurs domaines – dont ils pourraient tirer une richesse considérable avec un effort modéré –, ils préfèrent se lancer dans des « intrigues politiques », sacrifiant leurs intérêts économiques à des luttes de pouvoir souvent futiles. Cette attitude révèle un désintérêt profond pour la modernisation agricole et le développement économique rural, au profit de gains immédiats ou de stratégies de domination personnelle : « La Roumanie compte quatre millions et demi d'habitants ; il y a sur ce nombre quinze ou vingt mille personnes, en prenant la plus haute évaluation, qui sont en état de comprendre quelque chose aux affaires, c'est-à-dire de lire un journal ; ce sont ces quinze ou vingt mille hommes qui entretiennent dans le pays une constante agitation (...) tout se borne à des rivalités personnelles. Chacun veut être ministre, sénateur, député, occuper en un mot une fonction publique quelconque et se mêler aux affaires. Les Boyards, au lieu de rester sur leurs terres, dont ils pourraient tirer tant de richesses avec si peu de peines, préfèrent sacrifier tous leurs intérêts à des intrigues politiques » (p. 118, Bucarest, 2/14 novembre 1866).

## I. AUTRES VOYAGES, AUTRES VILLES

Deux autres voyageurs suisses, Leonard Revilliod et Charles-René Pictet de Rochemont, ont également laissé des témoignages épistolaires sur le monde roumain au tournant des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Leurs lettres, réunies et éditées par Alexandru Florin Platon dans l'ouvrage *Doi călători elvețieni și lumea românească la începuturile modernității (1808-1811) Léonard Revilliod et Charles René Pictet de Rochemont - (Deux voyageurs suisses et le monde roumain aux débuts de la modernité (1808-1811) : Léonard Revilliod et Charles René Pictet de Rochemont)*, offrent un regard complémentaire et tout aussi précieux.

Dans une lettre datée de Iași le 17 août 1811, Leonard Revilliod décrit la capitale moldave comme « une ville encore turque ». Il ajoute : « Je crois que bientôt je vous aurai écrit de toutes les provinces orientales de l'Europe (...) ces Moldaves qui, chez nous peut-être, passent encore pour des barbares. »

L'emploi du terme « barbares », chargé d'ethnocentrisme occidental, traduit une perception péjorative courante à l'époque envers les populations d'Europe orientale. La proximité culturelle avec l'Empire ottoman est soulignée par la description du costume : « Le costume des Moldaves est le même que celui des Turcs, à l'exception que le turban est remplacé par un énorme bonnet qui ressemble beaucoup à une de nos grosses courges vertes, soit pour la taille, soit pour la couleur. » Cette image pittoresque met en lumière l'adaptation locale des formes vestimentaires traditionnelles, tout en révélant des marqueurs potentiels de statut social, d'appartenance ethnique ou régionale. Par ailleurs, Revilliod note les premiers signes d'occidentalisation chez les femmes : « Les dames commencent à adopter le costume européen », témoignant d'une dynamique d'acculturation progressive, liée à l'urbanisation, à l'ouverture politique et aux influences culturelles extérieures. De son côté, Charles-René Pictet de Rochemont adopte une approche à la fois esthétique, linguistique et ethnographique. Il décrit la frontière du Dniester comme une ligne de démarcation nette entre la steppe uniforme et une Moldavie plus boisée et vallonnée : « Le Dniester sert comme de ligne de démarcation entre le Steppe, et le pays boisé. De jolies collines, qui s'élèvent à mesure qu'on avance en Moldavie, et de beaux arbres, reposent agréablement l'œil fatigué de l'uniformité des plaines. » La langue moldave, selon lui, « ressemble plus à l'italien qu'à toute autre langue : elle est très-douce, et s'accorde avec l'expression de la physionomie des habitants ». Cette appréciation sensible établit un lien intime entre langue, paysage humain et identité culturelle, tout en suggérant une filiation romane perçue par un observateur européen du début du XIXe siècle.

Enfin, sa description de Jassy (Iași) révèle une ville pré-industrielle en pleine transition, marquée par un urbanisme rudimentaire : « Jassy est une grande ville mal bâtie, d'environ quarante mille âmes. La plupart des maisons sont en bois et en terre ; les rues sont étroites, et au lieu d'être pavées, elles sont recouvertes de plateaux de chêne, au-dessous desquels il y a un vide de quelques pouces » (p. 133). Cette configuration – rues étroites, revêtement de fortune en chêne laissant un vide dessous – traduit un tissu urbain fragmenté, peu systématisé, vulnérable aux intempéries, aux inondations et aux perturbations. Elle illustre les limites d'un modèle urbain traditionnel, encore loin d'une organisation intégrée capable de relier efficacement fonctions résidentielles, économiques et sociales, et souligne la fragilité inhérente aux villes en voie de modernisation à cette époque.

## II. EN GUISE DE CONCLUSION

Les correspondances d'Émile Picot, Leonard Revilliod et Charles-René Pictet de Rochemont, bien que séparées par plusieurs décennies, offrent un regard occidental cohérent et complémentaire sur les Principautés danubiennes au moment où elles passent de l'influence ottomane prolongée vers une modernité hésitante et inégale. Ces écrits, situés à la frontière entre document historique, témoignage personnel et littérature de voyage, révèlent moins une Roumanie « réelle » qu'une construction imagologique puissante : celle d'un espace à la fois exotique, retardataire, pittoresque et potentiellement perfectible selon les critères de la civilisation occidentale du XIXe siècle.

Chez Picot, le regard est celui d'un observateur proche du pouvoir princier, pragmatique et réformiste. Il note avec une lucidité parfois sévère les faiblesses structurelles : urbanisme

chaotique, voire désastreuse, palais princier délabré à l'extérieur, mais luxueux à l'intérieur, élite politique rongée par les rivalités personnelles, boyards délaissant leurs domaines pour les intrigues de cour. Derrière la description factuelle transparait une vision modernisatrice : chemins de fer, routes, administration rationnelle, investissement public cohérent apparaissent comme les conditions indispensables d'un progrès que les roumains, selon lui, gaspillent par immaturité institutionnelle et égoïsme des classes dirigeantes. Les voyageurs suisses du début du siècle (Revilliod et Pictet de Rochemont), quant à eux, portent un regard plus ethnographique et plus distant, encore imprégné de l'image orientale et « turque » des provinces. Iași est « encore turque », les costumes évoquent Constantinople, la langue moldave séduit par sa douceur italienne, mais l'urbanisme reste rudimentaire, les rues sont recouvertes de planches de chêne au-dessus du vide, la ville apparaît mal bâtie et pré-industrielle. Pourtant, on y perçoit déjà les premiers signes d'occidentalisation vestimentaire chez les dames, prémices d'une acculturation qui s'accélérera dans les décennies suivantes.

Au total, ces trois regards étrangers dessinent le portrait d'une société en transition profonde, coincée entre héritage ottoman, aspirations modernes et pesanteurs internes. Les voyageurs occidentaux y projettent simultanément fascination, condescendance ethnocentrique et espoir réformiste. Ils perçoivent les provinces roumaines comme un espace paradoxal : singulier et pittoresque par son altérité, mais « affreux », « mal bâti », « agité » et « immature » dès qu'on le mesure à l'aune des normes de progrès, d'ordre urbain et de rationalité politique qui caractérisent l'Europe occidentale de l'époque.

Ces lettres, loin d'être de simples documents, participent pleinement à la construction d'un imaginaire européen sur les « pays danubiens » au XIXe siècle : un territoire à la fois proche (par la langue romane, par les projets de modernisation) et lointain (par les mœurs, par l'organisation sociale, par l'infrastructure), un espace que l'on observe avec curiosité, que l'on critique avec sévérité, mais que l'on ne cesse jamais d'envisager comme perfectible – à condition qu'il accepte de se conformer aux modèles venus de l'Ouest. C'est précisément dans cette relation entre description réaliste et projection idéologique que réside la valeur littéraire et historique de ces correspondances : elles racontent une réalité subjective de l'espace roumain de 1810-1867 et révèlent aussi les regards, les attentes et les préjugés de l'Europe libérale et industrialisée face à ses périphéries orientales en voie d'émancipation

## RÉFÉRENCES

- [1] Émile Picot, secrétaire du prince de Roumanie. Correspondance de Bucarest 1866-1867 (ed. Cécile Folschweiller), Presse de l'Inalco, 2020.
- [2] *Doi călători elvețieni și lumea românească la începuturile modernității (1808-1811)* (ed. Alexandru Florin Platon), Editura Universității „Alexandru Ioan Cuza” din Iași.
- [3] Bako, Alina, From itinerary to map, with “urban villagers” in the Romanian novel. A literary cartography. *Neohelicon*, Volume 51, pp. 485-496, 2024, <https://doi.org/10.1007/s11059-024-00774-5>